



L'atelier des langues

MICHEL GRODENT

Non, Ekemel n'est pas une marque de lait demi-écrémé. Le sigle ne désigne pas davantage une boisson fortifiante au bifidus actif. Ni une sucrerie istambouliote, ni une variante régionale du turc *ekmek* (qui veut dire "pain"). Ce n'est pas non plus une formule pour exorciser. Ni une apostrophe argotique. Au cœur d'Athènes, rue du Lycabette, Ekemel, c'est, depuis bientôt trois ans, le Centre européen pour la traduction des lettres grecques (littérature et sciences humaines).

Soutenue par l'équivalent hellène du Centre national du livre, cette association sans but lucratif est issue de l'ancien Centre de la traduction littéraire (CTL) qui fit les beaux jours de l'Institut français d'Athènes dont il assurait le rayonnement éditorial: souvenez-vous de la belle collection qui paraissait chez Actes Sud et servait d'écrin aux modernes (Valtinos ou Théodoropou-

© Maria Pavlaki. Photographie extraite de l'ouvrage *Athens 2001, Aspect and views*, Musée Benaki – Photography Circle, Athènes, 2001.

los) comme aux classiques (Roïdis, Papadiamantis ou Vizyinos). Ekemel se présente lui-même comme un atelier et comme un lieu de rencontre. Atelier, puisqu'on y enseigne sous forme de séminaires l'art de traduire du grec dans différentes langues de la communauté (anglais, français, allemand, espagnol). Lieu de rencontre, puisqu'on y accueille, outre des traducteurs professionnels, des écrivains et des éditeurs et qu'on met à leur disposition bibliothèque, banques de données et toutes sortes de moyens électroniques.

Si l'atmosphère y est plus que conviviale, c'est à Catherine Vélissaris, la directrice, qu'on le doit. Française d'origine marocaine, mariée à un Grec, mère de deux enfants dont le bi- le tri-, voire le quadri-linguisme nous fiche carrément des complexes, elle sait, parce qu'elle l'incarne, ce que signifie

Une Europe culturelle qui se réalise, lentement mais sûrement, via la traduction et l'illustration d'une langue dite minoritaire.

cette nouvelle Europe culturelle dont les maîtres mots sont d'ores et déjà tolérance, humour et amitié. Une Europe culturelle qui se réalise, lentement mais sûrement, via la traduction et l'illustration d'une langue dite minoritaire, il y a de quoi se réjouir et de quoi faire taire les pessimistes accoutumés à déplorer que notre continent ne soit pas autre chose qu'un grand marché de producteurs avides et de consommateurs béats.

Du côté francophone, la petite équipe animée par Catherine Vélissaris compte à tout le moins deux fortes personnalités. Le premier, responsable du département de philosophie et de sciences humaines, Panayotis Poulos, est un grand spécialiste de Marcel Proust. A la mort de Pavlos Zannas, animateur incomparable au CTL, c'est à lui que revint l'honneur – et la lourde tâche – de continuer la traduction en grec du chef-d'œuvre de l'écrivain au style polyphonique-: *A la recherche du temps perdu*. Le second, responsable du département français, est Andréas Staïkos. Il est non seulement dramaturge, mais aussi magicien de la gastronomie amoureuse, l'auteur des *Liaisons culinaires*, publié chez Actes Sud.

¹ Cf. Florence Noiville, "L'essor du roman grec", *Le Monde*, 18 juillet 2003. (NDLR)

En juillet-2003, Ekemel a pris l'heureuse initiative d'organiser à Rhodes¹ une première rencontre entre écrivains grecs et critiques littéraires européens. Les créateurs invités reflétaient parfaitement la diversité du champ littéraire grec. On y dénombrait des romanciers classiques, un auteur de polars et un écrivain de contes pour enfants. Très concluante, l'expérience devrait être renouvelée chaque année. En 2004, la rencontre aura lieu à Paros. Puisse cette initiative, relayée par les grands médias européens, contribuer à rendre à l'enseignement du grec et de sa très riche littérature la place à laquelle ils ont droit dans nos universités-!

Quand je parle du grec, je songe à *tous* les grecs, ancien ou moderne. Ces dernières années, trop de cloisonnements à prétention scientifique ont fait

croire à la majorité silencieuse que l'hellénisme ne s'était point prolongé jusqu'à nos jours, et que le grec moderne n'était qu'un dialecte appauvri sans la moindre commune mesure avec la langue prestigieuse des Anciens.

Aux hellénistes que leurs lunettes de spécialistes empêchent obstinément d'embrasser l'intégralité d'un paysage, on ne peut que conseiller la lecture de la "transcription" (*metagraphi*) de l'*Apocalypse* de Saint Jean que fit dans les années cinquante Georges Séféris, prix Nobel de littérature. Ils seront surpris de la continuité linguistique. Ils comprendront qu'il y a beaucoup moins de différence entre le grec moderne et le grec ancien qu'entre le français et le latin. Evidemment, ils auront dû au préalable troquer leur vieille prononciation "érasmiennne" (scientifiquement incorrecte) contre la

Il y a beaucoup moins de différence entre le grec moderne et le grec ancien qu'entre le français et le latin.

prononciation byzantine.

C'est une autre histoire, nous dira-t-on, et qui nous éloigne d'Ekemel... Mais est-ce si sûr? Personnellement, je ne crois pas qu'il soit possible d'enseigner ou d'apprendre la traduction de quelque langue que ce soit sans avoir une idée de son histoire. A Athènes, il arrive que des expressions antiques ou byzantines fleurissent jusque sous la plume des journalistes (ou plutôt jusque sur l'écran de télévision). Qui peut apprécier Séféris ou Elytis sans savoir qu'ils étaient l'un et l'autre nourris d'Antiquité, classique ou byzantine? La tradition résiste à la modernité, c'est un fait. Pourquoi s'en plaindre si le plaisir y trouve son compte-?

* Michel Grodent est journaliste au quotidien *Le Soir* (Bruxelles). Adaptateur des œuvres de Platon, Ovide et Juvénal pour le Théâtre de Poche de Bruxelles, il a publié plusieurs livres, notamment *Le Bandit, le Prophète et le Mécréant: la poésie et la chanson dans l'histoire de la Grèce moderne*, Hatier, Athènes, 1989 et *La Grèce n'existe pas*, Talus d'approche, Mons, 2000, et traduit Georges Séféris, Thanassis Valtinos, Alexandros Kotzias, Michel Faïs...